

Mardi 10 juin 2025
Conférence de Eleonora SANTIN

*« L'humour des anciens et sa déformation moderne :
l'exemple de la poésie épigraphique grecque ».*

Les inscriptions versifiées représentent une part très modeste de la documentation épigraphique grecque (environ 2%), mais elles offrent un corpus d'une richesse exceptionnelle, à l'intersection de l'histoire et de la littérature. Principalement constituée d'épithames gravées sur des monuments lapidaires, la poésie épigraphique se distingue par sa brièveté et sa capacité à condenser en quelques vers la mémoire individuelle, selon des formules qui varient en fonction des époques et des usages épigraphiques locaux. Les textes sont parfois accompagnés d'une iconographie qui les intègre et les complète.

Quelques rares épigrammes, pourtant inscrites dans un contexte funéraire, n'hésitent pas à introduire un ton inattendu : l'humour. Cette communication propose d'analyser deux cas qui ont suscité la curiosité et l'intérêt de la critique moderne en tant que témoignages d'un phénomène peu fréquent. Lorsqu'une épithame métrique s'écarte du pathos traditionnellement associé à la mort, le chercheur se trouve face à une tentation irréfutable : soit il laisse libre cours à l'interprétation en proposant des lectures fascinantes mais invérifiables et parfois infondées, soit il cherche à ramener le texte à une prétendue normalité, afin de le rendre compatible avec ce qu'il imagine être un lecteur ancien « fantomatique ».

Le premier exemple que je vais analyser provient de Tithronion, en Phocide : il s'agit d'une épigramme archaïque (fin VI^e siècle av. J.-C.) dédiée à un certain Charôn. Si l'interprétation classique y voit un éloge funèbre adressé à un médecin, d'autres lectures y décèlent une apostrophe ironique adressée au passeur des Enfers. L'analyse linguistique, littéraire et contextuelle met en lumière un hommage ludique, basé sur un jeu étymologique, sur une ambiguïté onomastique et teinté d'un humour discret, voire satirique.

Le second exemple, plus tardif, nous vient de Béotie : Rhodios, un villageois d'Eutrésis ayant vécu au IV^e siècle av. J.-C., se met en scène dans sa propre épithame comme un blagueur. Il y annonce qu'il quitte ce monde et cesse de faire des plaisanteries. C'est faux : sa dernière blague il la fait graver dans la pierre. Il proclame qu'il abandonne la terre au fléau des taupes, « calamité universelle ». Le ton volontairement exagéré de ce texte et le dernier vers – un défi lancé à quiconque voudrait le contredire – témoignent d'une parfaite maîtrise des codes littéraires et d'un humour noir qui fait sourire encore aujourd'hui.

Ces deux exemples montrent que l'humour, loin de désacraliser la mort et la mémoire, peut pleinement s'inscrire dans le registre funéraire. Il révèle un besoin profondément humain d'immortaliser le sourire, de se distinguer et d'attirer l'attention des lecteurs potentiels, en suscitant l'émotion par le rire plutôt que par la lamentation. Replacées dans leur contexte archéologique, linguistique et culturel, ces épigrammes apparaissent non comme des anomalies, mais comme les témoins d'une parole funéraire complexe, à la fois grave et légère, sérieuse et moqueuse, profondément enracinée dans le contexte local.